

**Guerre de sept ans.**

Quelques années après la paix d'Aix-la-Chapelle, éclate la désastreuse guerre de Sept-Ans (1756).

C'était sur l'Océan qu'il eût fallu engager la lutte contre le pays qui était, à cette époque, notre ennemi acharné, contre l'Angleterre ; sur l'Océan, en effet, allaient se trancher les questions décisives. Un habile ministre, Machault, avait remis notre marine commerciale et notre marine militaire dans un état florissant. Nos colonies, Bourbon, Maurice, Saint-Domingue, la Martinique, atteignaient le plus haut degré de prospérité ; la Louisiane et le Canada commençaient à donner de magnifiques produits ; la France, ayant pris possession du vaste bassin du Mississippi, étendait sa domination des rives du Saint-Laurent et des grands lacs à la mer des Antilles. — Dans l'Inde, l'impétuosité aventureuse de Dupleix conquérait à notre commerce quatre provinces et deux cents lieues de côtes, et jetait les fondements d'un grand empire. La France prouvait, quoi qu'on ait pu dire, qu'elle est douée, autant que toute autre nation, du génie des vastes fondations commerciales et maritimes. Qu'à ce moment décisif, elle eût eu un gouvernement moins indigne de sa tâche, et elle saisisait, pour n'y pas renoncer, le rôle auquel a semblé la convier de tout temps son admirable position entre trois mers, le rôle de puissance coloniale de premier ordre ; avec tout autre que Louis XV, les Indes devenaient définitivement françaises.

Mais pendant que le successeur de Louis XIV restait plongé, à Versailles, dans la plus lâche inertie, l'aristocratie anglaise avait à sa tête un homme qui avait hérité de toute la haine de Guillaume III contre notre patrie, un homme qui avait juré d'anéantir nos colonies et notre commerce maritime, afin de pouvoir saluer un jour l'Océan du nom de *Britannique* ; le plus grand orateur et le plus grand homme d'État du XVIII<sup>e</sup> siècle, sorte de Romain moderne qui professait contre la France des sentiments comparables à ceux qui animaient Scipion contre Carthage, William Pitt.

Tout à coup, en pleine paix, une flotte anglaise attaque notre escadre du Canada, et une nuée de corsaires s'élançe contre nos navires marchands qui naviguent sur la foi des traités. Trois cents bâtiments sont capturés ; nos armateurs perdent plus de cent millions de livres (1755).

Devant une telle agression, notre politique était tout indiquée : engager vigoureusement la lutte maritime, et, entretenant avec soin la neutralité des puissances continentales, garder tous nos forces réunies pour un duel à mort avec l'Angleterre. C'était là ce que voulait notre ministre de la Marine Michault ; mais ce n'était pas ce qui plaisait à la marquise de Pompadour. La marquise avait à se venger du roi de Prusse, Frédéric II, qui se moquait d'elle, en chahutant le *Règne des Cotillons* ; elle avait à soutenir, contre ce prince, l'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, qui s'était abaissée à flatter la favorite en la traitant, dans une lettre de *chère amie et belle cousine*.

De pitoyables manœuvres donnent pour ennemies à la France la Prusse et la Hollande unies à l'Angleterre. La Prusse avait alors pour roi le prince audacieux qui allait fonder la puissance de son pays, ce Frédéric II auquel ses victoires, ses créations militaires, sa passion pour la gloire littéraire ont fait donner le nom de *Grand*.

Frédéric triomphe des chefs incapables que le caprice et l'intrigue mettent à la tête de nos armées. Nous subissons les hontes de Rosbach (1757), de Crevelt, de Minden, grâce à l'impéritie des généraux de Mme de Pompadour. A Rosbach Soubise n'avait pas même su se défendre, et il avait perdu 7,000 prisonniers, avec 63 pièces de canon, presque sans combat. Paris se consolait de ces ignominies par des chansons ; Soubise, fredonnait-on :

Soubise dit, la lanterne à la main,  
J'ai beau chercher, où diable est mon armée ?  
Elle était là, pourtant, hier matin.  
Me l'a-t-on prise, ou l'aurais-je égarée ?

Sur mer, la guerre avait bien commencé pour la France. L'amiral de Gualissonnière avait battu la flotte anglaise auprès de Minorque, et le maréchal de Richelieu avait enlevé une forteresse réputée imprenable, Port-Mahon. Quand Richelieu revint à Versailles : « Ah ! vous voilà, monsieur le maréchal, lui dit Louis XV, comment avez-vous trouvé les figures de Minorque ? on les dit fort bonnes. » Il ne reçut pas d'autre encouragement.

Bientôt le ministre Machault est disgracié ; une tourbe de courtisans qui se sont formés à la guerre navale dans les salons de Versailles s'improvisent amiraux et capitaines ; nos flottes, commandées par ces héros, sont battues et détruites à Gibraltar et à Belle-Isle. Aux

Indes, Dupleix avait été rappelé par suite d'intrigues de cour, et ce grand homme était venu mourir à Paris dans l'indigence. Le gouvernement de Mme Pompadour laissa son successeur Lally-Tollendal, sans soldats et sans vaisseaux. Notre place principale, Pondichéry, n'ayant que 700 hommes contre 22,000, se rend à discrétion. Les Anglais détruisent les murs, les édifices, les forts, et ne laissent debout que les cabanes indiennes : notre empire de l'Inde est perdu.

On essaya de couvrir ce désastre en sacrifiant Lally-Tollendal. Après dix-huit mois de détention et un procès inique, l'ancien gouverneur fut condamné à mort par la Grand-Chambre du Parlement, et conduit au supplice, un bâillon à la bouche. Louis XVI devait réhabiliter sa mémoire.

En Amérique, même abandon des plus merveilleux éléments de colonisation que jamais peuple ait possédés, même indifférence, des plus chers intérêts de la métropole. Un jour, dès l'année 1731, on représente à Louis XV que Québec est la clef du pays, et qu'il y a lieu de fortifier la ville : « On ne pourra pas la fortifier assez, répond le triste prince, pour la rendre imprenable ; il est donc inutile d'y rien faire. » Plus tard, un gouverneur demande des soldats : « Si nous vous donnions un régiment, écrit le ministre, vous ne pourriez pas le nourrir ; d'ailleurs, l'Angleterre en ferait passer deux : il y aurait toujours la même proportion. »

Ainsi délaissés, les Canadiens, ces hardis colons, ces fiers descendants de héros de la guerre de Trente ans, à qui Colbert, en récompense de leurs glorieux services, avait accordé des terres au bord du Saint-Laurent ; ces émigrés restés français de langue et de cœur, après un siècle, au milieu de peuplages sauvages ou d'établissements anglais, les Canadiens ne renouent pas à leur nationalité. En dépit d'un gouvernement inepte, ils sont fidèles à la vieille terre qui a nourri leurs aïeux. Contre 25,000 soldats qui débarquent d'Angleterre, Montcalm n'a que 3,000 combattants. Il défait pourtant les Anglais ; mais, faute de vivres ; il ne peut pousser sa victoire : pour chacun de ces hommes, il n'a que 2 onces de pain par jour et un peu de viande de cheval. Cependant, « nous combattons, écrit-il au ministre qui l'abandonne, et nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie. » Quiconque peut porter un fusil se jette sous le drapeau d'un tel chef ; les femmes des officiers accompagnent leurs maris au feu. Une bataille s'engage près du lac Champlain ; six fois les Anglais reviennent à la charge contre les retranchements de troncs d'arbres et de branches improvisés en quelques heures ; six fois ils sont repoussés, et finissent par laisser la moitié des leurs et vingt-cinq officiers au pied de nos remparts.

Mais bientôt le nombre triomphe de l'héroïsme. Louisbourg, les forts Duquesne et Ontario tombent aux mains des Anglais, et le général Wolf vient attaquer Québec. La ville est sans défense. Montcalm se présente pour la disputer à l'ennemi. La bataille s'engage : quatre mille Canadiens contre huit mille Anglais. On se bat avec fureur. Wolf tombe atteint d'une balle en pleine poitrine ; mais Montcalm lui-même est mortellement atteint : « Bien, dit-il, je meurs ; au moins je ne verrai pas les Anglais dans Québec. » — Après Québec, Montréal est contraint de capituler. Et pendant qu'une flotte anglaise apporte contre nos colons de nouveaux renforts, pas un soldat n'est envoyé de Brest pour soutenir cette lutte où sont engagés tout l'avenir colonial, et, par conséquent, les plus grands intérêts de la France : Madame de Pompadour trône à Versailles, et le Canada devient anglais ! (1760).

Ainsi, pendant que le gouvernement de Louis XV descend peu à peu tous les degrés de la honte, des Français perdus au delà de l'Océan, vengent l'honneur du drapeau national. En Europe, au milieu des désastres subis par des généraux incapables, éclatent aussi, disons-le, des traits de courage qui reposent les yeux, de temps à autre, du spectacle des bassesses de Versailles. Dans la guerre de la succession d'Autriche, au siège de Prague, un officier de fortune Chevert, s'adressa aux sergents de son détachement : « Mes amis, leur dit-il vous êtes tous braves, mais il faut ici un brave à trois poils. — Le voilà, ajoute-t-il, en s'adressant à l'un d'eux, le sergent Pascal ; tu vas monter le premier. — Oui, mon colonel. — La sentinelle criera : Qui va là ? Ne réponds rien. — Oui, mon colonel. — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Tu la tueras. — Oui, mon colonel. — Et je suis là pour te soutenir. » Le sergent monte, la sentinelle tire et le manque ; il la tue. Chevert se précipite : Prague est emportée d'assaut.

EGÈNE RENOU.  
(Les Français.)